

Conférence de Carême

Dimanche 6 avril 2025 - Cathédrale Saint-Julien

Quelle espérance pour aujourd'hui ?

Frères et sœurs, chers amis,

je me dois de commencer par un aveu. Dans le projet initial, il était prévu que Mgr Jean-Pierre Vuillemin conclût ce cycle de conférences de Carême. Nous avons réfléchi à la manière de décliner le thème de l'espérance et aux intervenants que nous pourrions solliciter. Et j'avais alors proposé comme titre de cette dernière conférence la formulation dont vous avez déjà pris connaissance : « *Quelle espérance pour aujourd'hui ?* » Très conscient que la réponse à pareille question n'était pas gagnée d'avance et comportait un vrai défi et quelques embûches, il m'avait semblé que la grâce épiscopale jouerait son rôle et donnerait à l'orateur l'inspiration nécessaire. Or, après que le déroulement de l'année jubilaire et la proposition de ces conférences eurent été largement diffusés, je m'aperçus que notre évêque serait aujourd'hui à Lourdes, entre l'assemblée plénière de la conférence épiscopale qui s'est achevée vendredi après-midi et le pèlerinage des jeunes du diocèse qui commence demain matin. Je me suis alors imaginé qu'une petite opération de télépathie ou, plus simplement, une liaison par visio ferait l'affaire. Mais le verdict tomba : « *Benoît, je vous confie cette mission. Vous ferez une petite synthèse des 4 conférences précédentes et ce sera suffisant* ». Ce n'était pas la réponse attendue mais je n'ai pas senti qu'elle laissait place à un grand débat. J'ai donc repensé à ce que j'ai entendu avec vous, depuis le premier dimanche du temps de Carême, et je vous livre les cogitations qui me sont venues à l'esprit.

Comme vous le savez, le pape François a placé cette année jubilaire sous le signe de l'espérance en prenant appui sur la proclamation de Saint Paul : « *L'espérance ne déçoit pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné* » (Rm 5,5). Dans sa bulle d'indiction, le pape cite une expression des pères du Concile Vatican II que nous connaissons bien : « *l'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques* »¹. Et François en tire cette invitation : « *Il faut donc prêter attention à tout le bien qui est présent dans le monde pour ne pas tomber dans la tentation de se considérer*

1 Concile Vatican II, constitution pastorale *Gaudium et Spes*, sur l'Église dans le monde de ce temps, n. 4.

dépassé par le mal et par la violence. Mais les signes des temps, qui renferment l'aspiration du cœur humain, ayant besoin de la présence salvifique de Dieu, demandent à être transformés en signes d'espérance »². La question qui nous est posée est à la fois simple et redoutable : quels « signes d'espérance » sommes-nous capables de discerner aujourd'hui pour nous-mêmes, pour l'Église et pour le monde ? Il ne fait guère de doutes que nos réponses pourront être assez variées, peut-être même contradictoires, car elles dépendent largement de nos histoires personnelles et familiales, de nos tempéraments et de nos caractères, de notre inclination naturelle à remarquer le verre à moitié plein ou à redouter le verre à moitié vide et de beaucoup d'autres paramètres plus ou moins aisés à identifier.

Pour éviter de nous en tenir à des considérations purement subjectives, le point de repère initial de notre réflexion pourrait être donné par la manière dont l'Église, dans son enseignement solennel, rend compte de sa propre espérance : « *L'espérance est la vertu théologale par laquelle nous désirons et attendons de Dieu la vie éternelle comme notre bonheur, mettant notre confiance dans les promesses du Christ et comptant sur l'appui de la grâce du Saint-Esprit pour mériter la vie éternelle et pour persévérer jusqu'à la fin de notre vie sur la terre* »³. De ces lignes, ciselées à la manière d'une sculpture de Michel-Ange, je retiens les quelques points suivants :

- « *L'espérance est une vertu* » : c'est-à-dire « *une disposition habituelle et ferme à faire le bien* »⁴. La théologie morale distingue habituellement les vertus humaines qui peuvent être acquises par l'intelligence et la volonté des vertus théologales « *qui ont Dieu lui-même pour origine, pour motif et pour objet immédiat* »⁵. Avec la foi et la charité, l'espérance compte parmi les vertus théologales ; elle est donc un don que Dieu nous accorde gracieusement et que nous pouvons accueillir librement.
- L'espérance a pour objet « *la vie éternelle* » : elle ne concerne donc pas d'abord les motifs de joie ou de satisfaction que nous éprouvons ici et maintenant. Elle vise au-delà de notre condition mortelle, un peu comme l'horizon vers lequel nous avançons au gré des tempêtes et des éclaircies.

2 FRANÇOIS, bulle d'indiction du jubilé ordinaire de l'année 2025 *Spes non confundit* (9 mai 2024), n. 7.

3 *Catéchisme de l'Église catholique abrégé*, Bayard / Cerf / Fleurus-Mame, 2005, n. 387, pp. 156-157.

4 *Ibid.*, n. 377, p. 155.

5 *Ibid.*, n. 384, p. 156.

- L'espérance a pour fille naturelle « *notre confiance dans les promesses du Christ* ». Nous aimerions pouvoir nous accrocher à des certitudes éprouvées et maîtrisables. Or nous sommes convoqués à la confiance, laquelle n'implique pas la démission de la raison humaine mais elle suscite un certain abandon, en commençant par celui de nos propres sécurités.
- L'espérance nous engage alors à « *compt[er] sur l'appui de la grâce du Saint-Esprit* ». À la manière des apôtres, nous apprenons sans cesse à ne pas compter que sur nous-mêmes. Devant les difficultés, les peurs, les épreuves, les douleurs, nous cherchons des ressources que nous puissions mobiliser pour les dépasser et retrouver l'équilibre qui semble avoir disparu. Et nous risquons alors de pécher par volontarisme, comme si nous étions capables par principe d'influencer le cours des choses.
- La quête de l'espérance nous conduit cependant à « *persévérer jusqu'à la fin de notre vie sur la terre* ». Il n'est donc pas question de demeurer en état d'observation passive mais d'agir avec constance et persévérance. Par son incarnation, Dieu est entré dans le cours du temps et Il nous appelle à faire du temps un allié et non pas un ennemi ni un fardeau.

Nous comprenons ainsi que l'espérance est affaire de patience et de nuance qui ne sont pas les qualités préférées de notre époque : selon le principe de l'Alliance, l'espérance nous est offerte et nous pouvons la rechercher, non par nos seuls moyens mais avec la grâce que Dieu nous accorde. Un récit biblique illustre bien ce point d'équilibre :

⁸Élie se leva, mangea et but. Puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à l'Horeb, la montagne de Dieu. ⁹Là, il entra dans une caverne et y passa la nuit. Et voici que la parole du Seigneur lui fut adressée. Il lui dit : « Que fais-tu là, Élie ? » ¹⁰Il répondit : « J'éprouve une ardeur jalouse pour toi, Seigneur, Dieu de l'univers. Les fils d'Israël ont abandonné ton Alliance, renversé tes autels, et tué tes prophètes par l'épée ; moi, je suis le seul à être resté et ils cherchent à prendre ma vie. » ¹¹Le Seigneur dit : « Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur, car il va passer. » À l'approche du Seigneur, il y eut un ouragan, si fort et si violent qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, il y eut un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre ; ¹²et après ce tremblement de terre, un feu, mais le Seigneur n'était pas dans ce feu ; et après ce feu, le murmure d'une brise légère.

1 R 19, 8-12

À certains égards, la situation du prophète Élie fait écho à la nôtre et peut inspirer notre propre recherche. En effet, il ne manque ni de courage ni d'enthousiasme mais il porte sur ses contemporains un regard sévère, reprochant aux « *filis d'Israël* » d'avoir abandonné la fidélité à l'alliance et de s'être jetés dans les bras des divinités païennes. Il en veut aussi à Dieu de ne pas s'imposer à tous avec la force de l'évidence. Le Cardinal Martini traduit ainsi son état intérieur : « *Élie se lamente, il se plaint grandement du Seigneur. Mais, en même temps, le prophète est encore habité d'une forte animosité : moi seul suis dévoré de zèle, je suis le point de mire de tous, seul au cœur du danger, c'est de moi précisément que dépend ta gloire. Son animosité personnelle fait naître en lui le besoin d'une animosité semblable en Dieu* »⁶. Élie attend donc un retournement de situation, il espère une manifestation de Dieu glorieuse qui ne laisse plus aucune place au doute et qui contraindrait chacun à faire amende honorable et à se convertir sur-le-champ. Hélas pour lui, ou heureusement peut-être, le Seigneur ne se manifeste ni dans la force de l'ouragan, ni dans le fracas du tremblement de terre, ni dans la violence du feu. Non, il se révèle dans « *le murmure d'une brise légère* ». Et le Cardinal de poursuivre sa méditation de ce texte : « *Élie doit apprendre à reconnaître Dieu là même où il semble être absent, là où la banalité, la monotonie, l'insignifiance du quotidien ne semblent pas le révéler. C'est précisément en des situations négatives que nous pouvons rencontrer plus profondément le Seigneur* »⁷. Et nous-mêmes, sommes-nous capables d'accueillir ce « *murmure d'une brise légère* » et d'écouter Dieu qui nous parle dans ce silence apparent ? Pouvons-nous renoncer à nos rêves de grandeur pour épouser ce que le prêtre jésuite François Varillon nommait « *l'humilité de Dieu* » ? « *Le silence n'est pas le mutisme* » écrivait-il. « *Le mutisme est un vide de parole né d'un vide de l'âme. Mais le silence nourrit la parole* »⁸. Sur le Mont Horeb, Élie est convoqué à l'écoute en même temps qu'à la conversion. Il doit changer son regard sur Dieu, sa disposition intérieure, sa compréhension de la mission qu'il avait reçue. Il pensait connaître et maîtriser les codes de l'Alliance et il prend conscience qu'il doit d'abord apprendre à écouter et à voir : écouter Dieu qui parle et voir Dieu qui agit.

À notre tour, il nous faut avoir le courage et l'humilité de repérer les freins qui nous empêchent de découvrir « *les signes d'espérance* ». D'où vient en nous cette propension à nous lamenter plus qu'à exulter, à dénoncer plus qu'à admirer, à craindre plus qu'à espérer ? Au cours de la première conférence, Violaine a pris le temps d'évoquer des situations précises et variées qui justifient que nous demeurions en état d'inquiétude. Or la personne inquiète n'est pas

6 MARTINI C.-M., *Miettes de la Parole*, Édition Saint-Augustin, 1998, p. 29.

7 *Ibid.*, p. 30.

8 VARILLON F., *L'humilité de Dieu, Le Centurion*, 1974, p. 20.

nécessairement dévorée par la peur. Au sens propre, elle n'est pas tranquille ni apaisée tant que demeurent le scandale de la souffrance, le drame de l'injustice, la violence de certaines relations humaines. Mais l'inquiétude n'empêche pas l'espérance, elle peut même en être le moteur et la susciter avec une ardeur plus grande encore et le souci du réalisme. L'histoire nous a enseignés, de manière tragique, l'illusion des « *lendemains qui chantent* ». L'espérance qui nous attend n'est pas une chanson douce destinée à nous apaiser voire à nous anesthésier. Elle se conjugue toujours avec l'exigence propre à notre incarnation : nous sommes des êtres de chair et de sang et nous vivons au rythme de nos enthousiasmes et de nos détresses, de nos réussites et de nos échecs, de nos élans et de nos blessures. Et il n'existe pas d'espérance véritable qui soit hors sol !

Et voilà venu le moment d'évoquer cette tentation lancinante qui revient plus souvent qu'à son tour et qui se nomme *nostalgie*. Au sens premier, la nostalgie désigne « *le mal du pays* ». Oserais-je préciser : le mal d'un pays imaginaire, c'est-à-dire celui qu'ont reconstruit nos souvenirs, nos espoirs déçus, nos craintes du moment, notre appréhension du lendemain, notre incompréhension du monde qui court sous nos yeux ? Il existe de bonnes raisons d'éprouver une certaine nostalgie. Nous sommes sans doute nombreux à être touchés par la douce nostalgie de Marcel Pagnol qui décrit les collines provençales de son enfance et ressuscite ainsi, le temps de quelques livres, « *la gloire de [s]on père* » puis « *le château de [s]a mère* », « *le temps des secrets* » puis « *le temps des amours* ». Ce n'est pas cette nostalgie-là qui pose difficulté mais plutôt celle qui nous tourne incessamment vers le fantasme du passé idéalisé. C'était quand même mieux avant ! Il est rassurant, cependant, de savoir que cette tentation revient à chaque époque. Vous connaissez sans doute cette confidence irritée de Socrate : « *Notre jeunesse (...) est mal élevée, elle se moque de l'autorité et n'a aucune espèce de respect pour les anciens. Nos enfants d'aujourd'hui (...) ne se lèvent pas quand un vieillard rentre dans une pièce, ils répondent à leurs parents et bavardent au lieu de travailler. Ils sont tout simplement mauvais* ». Pour sa part, un prêtre égyptien se lamentait ainsi, 2000 ans avant la naissance du Christ : « *Notre monde a atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde ne peut pas être très loin.* » Et que dire de cette citation découverte sur une poterie d'argile trouvée dans les ruines de Babylone et datant de 3000 ans environ : « *Cette jeunesse est pourrie depuis le fond du cœur. Les jeunes gens sont malfaisants et paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui ne sont pas capables de maintenir notre culture* » ? Nous pourrions prolonger la liste assez longtemps.

Nous sommes irrémédiablement nostalgiques du temps qui passe et cherchons des explications aux difficultés et aux regrets de notre temps. Que laisserons-nous, à notre tour, comme témoignage de notre époque ? En commentant les mythes de l'Antiquité, Luc Ferry constate avec sagesse : « *Nous vivons presque toute notre vie entre souvenirs et projets, entre nostalgie et espérance* »⁹. Puisqu'il est souvent nécessaire de répondre, par anticipation, aux arguments contradictoires ou aux faux procès, précisons que l'enjeu ne consiste pas à faire « *table rase du passé* » selon l'expression bien connue d'un chant non moins célèbre. Par la foi qui nous a été annoncée, nous sommes plutôt bien placés pour savoir, non seulement par l'intelligence mais aussi par l'expérience, à quel point compte la tradition qui continue de vivre en nous et par nous : « *L'enseignement des saints Pères atteste la présence vivifiante de cette Tradition, dont les richesses passent dans la pratique et dans la vie de l'Église qui croit et qui prie. C'est cette même tradition, qui fait connaître à l'Église le canon intégral des Livres Saints ; c'est elle aussi qui, dans l'Église, fait comprendre cette Écriture Sainte et la rend continuellement opérante. Ainsi Dieu, qui a parlé jadis, ne cesse de converser avec l'Épouse de son Fils bien-aimé, et l'Esprit Saint, par qui la voix vivante de l'Évangile retentit dans l'Église et, par l'Église, dans le monde, introduit les croyants dans la vérité tout entière et fait que la parole du Christ réside en eux avec toute sa richesse (cf. Col 3, 16)* »¹⁰. Pour nous prémunir de tout immobilisme, nous parlons volontiers de *tradition vivante*. Or, en régime chrétien, la Tradition est vivante en elle-même. Les traditions peuvent passer mais la Tradition demeure. Et telle est notre plus grande espérance : entendre et comprendre Dieu qui nous parle, Dieu qui est à l'œuvre, Dieu qui ne nous abandonne jamais. Notre espérance se dévoile à chaque page de la Bible, ainsi que nous l'a montré Vincent avec précision, et elle se décline dans notre propre existence personnelle et communautaire. C'est l'espérance de Dieu qui libère son peuple de l'esclavage ; c'est l'espérance de Dieu qui parle au cœur de l'homme ; c'est l'espérance de Dieu qui établit sa demeure au milieu des hommes ; c'est l'espérance de Dieu qui ne se résigne jamais devant le mal et qui cherche à offrir sa loi en partage ; c'est l'espérance de Dieu qui prend chair de notre chair ; c'est l'espérance de Dieu qui apaise la tempête et nourrit la foule affamée ; c'est l'espérance du Père qui accueille son fils prodigue les bras ouverts ; c'est l'espérance du Berger qui part à la recherche de sa brebis perdue ; c'est l'espérance de Dieu qui encourage la femme samaritaine, qui accueille la femme adultère et qui s'invite chez Zachée ; c'est l'espérance de Dieu qui console les femmes de Jérusalem et qui relève Pierre du fossé de son reniement ; c'est l'espérance du Ressuscité qui indique à tous les chemin de la Vie en abondance. Derrière chacune de ces pages bibliques, nous

9 FERRY L., *La sagesse des mythes – Apprendre à vivre* – 2, Plon, 2008.

10 Concile Vatican II, constitution dogmatique *Dei Verbum*, sur la Révélation divine, n. 8.

pourrions relire certaines de nos expériences au creux desquelles nous avons éprouvé le relèvement de telle difficulté, un possible dépassement de la souffrance ou du désarroi, la découverte d'une présence patiente et aimante, l'encouragement à la conversion et tant d'autres situations qui nous aident à appréhender, fût-ce par intuition, l'espérance promise.

Dans un article publié à l'époque où il était encore professeur de théologie, Joseph Ratzinger proposa une réflexion magistrale sur l'espérance. Il y désigna la peur comme le « *contraire de l'espérance* », énumérant alors les différentes formes qu'elle peut prendre, des plus légères et quotidiennes jusqu'à la peur ultime, celle de n'être pas aimé. De cette étude contradictoire, il tira cette ouverture : « *nous voici ramenés, par l'analyse de la peur, au mot-clé : espérance. Si la peur qui transcende toutes les peurs est en dernier ressort la peur de perdre l'amour, alors l'espérance qui transcende toutes les espérances est l'assurance d'être comblé par le don du grand amour. On pourrait alors dire que de simples objets deviennent espérances en focalisant sur eux la coloration de l'amour, en lui ressemblant plus ou moins, chacun selon sa qualité* »¹¹. Tel est assurément le chemin que nous devons avoir la simplicité d'emprunter, celui de l'humble espérance qui se révèle dans les petits événements dont nous sommes témoins et parfois acteurs. C'est l'espérance de l'enfant qui apprend à marcher ; c'est l'espérance du professeur qui prend soin de ses élèves, ceux qui comprennent vite et ceux qui ont besoin d'être encouragés ; c'est l'espérance du soignant qui se consacre corps et âme au bien de ceux qui s'en remettent à lui ; c'est l'espérance du regard bienveillant que porte une grand-mère sur ses petits-enfants dont elle ne comprend pas tous les choix mais à qui elle souhaite le meilleur ; c'est l'espérance du couple qui doit renoncer à son projet de parentalité et qui édifie les autres par une étonnante fécondité ; c'est l'espérance du chrétien qui est interrogé à voix basse, sur son lieu de travail, pour dévoiler le secret de sa joie et de son humanité ; c'est l'espérance de celui qui rebondit après un échec ; c'est l'espérance de ceux qui négocient la paix entre ennemis alors que gronde encore le fracas de la guerre ; c'est l'espérance de ceux qui entrent, un peu timidement, dans cette cathédrale pour y trouver le silence et qui finissent par y déposer leur vie tout entière ; c'est l'espérance de ces rencontres inattendues voire improbables qui jalonnent nos parcours humains. Et c'est l'espérance de tant d'autres occasions qui ne sont enregistrées ni par les radars médiatiques ni par les sociologues éminents de notre temps. Joseph Ratzinger, dans son analyse, distinguait les espérances (au pluriel) de l'espérance (au singulier). Les premières sont discrètes,

11 RATZINGER J., *La communion de foi * Croire et célébrer*, Parole et Silence, 2008, p. 133-134.

furtives, inachevées ; elles nourrissent l'avènement de la seconde, « l'attente de ce "paradis" qui nous manque, [qui] ne nous quitte pas »¹².

Dans quelques jours, nous entrerons dans la ville de Jérusalem et nous acclamerons Jésus comme notre Messie et notre Sauveur. Puis nous l'accompagnerons du Cénacle au Golgotha en passant par le jardin des oliviers. Au soir du vendredi, le silence recouvrira la terre en même temps que nos cœurs. Nous vivrons alors le moment de la grande espérance, la mère de toutes les espérances. Le dimanche matin, lorsque cette attente se prolongera encore, nous emprunterons le chemin qui descend de Jérusalem et qui se dirige vers le village d'Emmaüs. Nous marcherons avec Cléophas et son compagnon de route et de foi. Ce jour-là, sans être vraiment capables de le mesurer, nous verrons sous nos yeux s'accomplir l'espérance promise. Le Seigneur en personne nous rejoindra et il éveillera nos cœurs à la lumière des Écritures. Un peu plus tard, nous le reconnâtrons à la fraction du pain et nous sentirons, au plus profond de nous, le désir de porter à tous le témoignage de notre foi nouvelle : Christ est ressuscité, Il est vraiment ressuscité ! Dans un petit livre merveilleux, le frère franciscain Éloi Leclerc médite sur la condition du *peuple de Dieu dans la nuit*, c'est-à-dire le peuple de Dieu qui traverse l'épreuve de l'exil à Babylone. « *La nuit*, souligne-t-il, *n'a jamais manqué aux croyants* »¹³. En conclusion, il cite le dialogue qui se déroule entre Dieu et son prophète Jérémie : « "*Que vois-tu, Jérémie ?*" avait demandé Yahvé, à son prophète, à la veille du désastre qui allait fondre sur Juda. Le prophète avait répondu : "*Je vois une branche d'amandier*". Et Yahvé de lui dire : "*Tu as bien vu, car je veille sur ma parole pour l'accomplir*" »¹⁴. La détresse des compagnons d'Emmaüs est une autre forme d'exil qui fait écho nos propres détresses devant la tentation du mal et la réalité absurde de la souffrance qui semble s'imposer sans répit. « *L'amandier*, décrit Éloi Leclerc, *est l'arbre hâtif qui n'attend pas la fin de l'hiver pour annoncer le printemps. Il est pressé de fleurir. Sur ses branches nues, encore transies, la vie nouvelle éclate. Les petites fleurs blanches s'installent et rayonnent jusque sur la plus haute branche. Dans le paysage, l'amandier en fleurs est un dépassement lumineux. Et la branche fleurie luit comme une aube au milieu de la nuit. Par-delà la tourmente et la dévastation, la Parole sur laquelle Dieu ne cesse de veiller est toujours la promesse. L'hiver continue sur nos sillons. Mais déjà quelque part, dans le regard de l'Église, une branche d'amandier a fleuri* »¹⁵.

12 *Ibid.*, p. 136.

13 LECLERC E., *Le peuple de Dieu dans la nuit*, Éditions franciscaines – Desclée de Brouwer, 2003, p. 127.

14 *Ibid.*, pp. 128-129.

15 *Ibid.*, pp. 129.